

La chasse au tesson

Autor(en): **V.F.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **46 (1908)**

Heft 41

PDF erstellt am: **20.04.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-205380>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



CONTEUR VAUDOIS

PARAISANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1861, par L. Monnet et H. Renou.

Rédaction, rue d'Etraz, 23 (1^{er} étage).
Administration (abonnements, changements d'adresse),
E. Monnet, rue de la Louve, 1.

Pour les annonces s'adresser exclusivement
à l'Agence de Publicité Haasenstain & Vogler,
GRAND-CHÊNE, 11, LAUSANNE,
et dans ses agences.

ABONNEMENT: Suisse, un an, Fr. 4 50;
six mois, Fr. 2 50. — Etranger, un an, Fr. 7 20.

ANNONCES: Canton, 15 cent. — Suisse, 20 cent.
Etranger, 25 cent. — Réclames, 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

LA CHASSE AU TASSON

VIVENT les trains-omnibus ! Ils ne font pas du 100 à l'heure, c'est vrai, mais au moins vous permettent-ils de mieux voir le pays et de faire connaissance avec ses habitants. Dans les grands express, il arrive souvent que vous soyez perdu au milieu d'étrangers dont aucun ne parle votre langue et qui vous considèrent presque comme un intrus, parce que le hasard les a installés en wagon avant vous-même. Ces compagnons de voyage, vous ne risquez pas de les avoir dans les trains dépourvus de restaurants et de coupés-lits, et qui s'arrêtent à toutes les stations. Là montent les bonnes gens de chez nous point trop pressés, les familles à la bourse modeste qui s'accordent une petite tournée de plaisir; les campagnards, les camelots, les ménagères allant au marché du chef-lieu du district; les ouvriers occupés à la voie ferrée ou dans les grandes usines; les voyageurs de commerce qui ne dédaignent pas de visiter les moindres bourgades; les écoliers, les chasseurs, les pêcheurs, tous ceux enfin dont la vie se confine dans un rayon de quelques lieues. Les agréables rencontres qu'on fait dans ces milieux sans pose et sans prétention ! Et que de bons rires ! que de propos pittoresques !

Dussé-je vivre un demi-siècle encore, je n'oublierai pas la mine réjouie de deux particuliers qui, à l'arrêt de Vuillens-la-Ville, avaient pris place devant moi, dans le train du soir qui met deux heures environ à flâner de Vallorbe à Lausanne, tandis que les rapides de Paris dévorent ce parcours en cinquante minutes. A leur mise, ils me parurent être des charpentiers, ouvriers ou petits patrons. C'étaient des hommes dans la quarantaine, bien pris et aux figures ouvertes, barrées l'une d'une forte moustache noire, l'autre d'une moustache rousse non moins bien fournie. Reprenant une conversation apparemment interrompue au moment d'escalader le marche-pied, ils se mirent à parler d'une certaine chasse au tesson¹.

La moustache noire. — Où disais-tu que vous étiez ?

La moustache rousse. — Tu sais bien, entre Corcelles-le-Jorat et le Chalet-aux-Renards, à une portée de fusil du chemin des Paysans.

La moustache noire. — Ton frère Jules en était ?

La moustache rousse. — Bien sûr, et puis mon père aussi... C'est le terrier à Jules, un crâne chien, qui avait déniché la tanière, entre des racines de sapin, dans un talus au bord du bois. Une tanière d'attaque ! comme qui dirait un petit tunnel du Simplon, à travers du sablon de molasse. On entrerait là à genoux, puis il fallait se mettre à plat ventre pour aller plus au fond. Jules avait creusé une cheminée à la pelle carrée, à peu près au milieu de la tanière; ça

nous donnait de l'air, et puis ça devait sauver la vie au père, et à Jules aussi.

La moustache noire. — Sauver la vie ?

La moustache rousse. — Oui, mon vieux, ils s'en sont vu des toutes rudes dans ce trou à tassons... C'est le père qui se trouvait le plus en avant, entre la cheminée et le fond; Jules venait ensuite, et moi j'étais dehors, à l'entrée, me veillant les affaires. J'oublie de te dire que la lune clairait si bellement que tu aurais pu lire sans te crever les yeux. Je la voyais lancer comme des flèches de lumière dans le terrier, par la cheminée. Tout d'un coup, pstt ! plus de lune là au fond et, en même temps, plouf ! un bruit mou, comme un sac de farine qu'on vide, et puis la voix de Jules qui crie : « Nom de Dieu ! » — « Jules, as-tu du mal ? » que je lui fais. — « Non, qu'il me répond, mais je suis salement pris sous le sable ». La voûte s'était écroulée sur ses reins; il en avait une couche de plus d'un mètre. Je me glisse derrière lui et lui lève les jambes en les secouant doucement; de son dos, le sablon s'écoule un peu sous lui; ça lui donne du jeu, et, moi le tirant toujours par ses longues guiboles, il fait petit à petit machine en arrière et finit par sortir tout à fait. Le pauvre diable était blanc comme un linge, sauf des égratignures toutes fraîches au nez, aux joues et au menton.

La moustache noire. — Et ton père ?

La moustache rousse. — Ma foi, sans la cheminée il était étouffé. Grâce à elle, il se tira d'affaire tout seul; mais en reculant, il ramona de ses talons ferrés la figure de Jules, d'où ces écorchures qui saignaient. Tout de même, il n'était pas guilleret non plus, le père; il avait cru Jules aplati comme une feuille. Nous allâmes nous réchauffer à un feu que j'avais allumé au bas du talus, car il faisait froid, et nous bûmes sur la peur une bonne lampée de gentiane.

La moustache noire. — Et le tesson ?

La moustache rousse. — Patience... Le père nous dit comme ça : « On ne veut pas l'avoir cette nuit, et puis je ne me sens plus d'acouet; je vais me coucher. Bonsoir donc ». — « Bonsoir, père ». — La faim était venue à Jules. Nous cassons une croûte, tout en caressant notre gourde. Ça le remet d'aplomb. Nous retournons à l'affût, sans faire cette fois la bêtise de descendre dans le trou. Mais cette poison de bête ne broncha pas de toute la nuit. Le jour suivant, rien non plus. Ce n'est que le second soir que nous l'avons eue, la rosse, avec un autre, son grand-père ou sa grand'mère...

La moustache noire. — Deux d'un coup !

La moustache rousse. — Oui, ma vieille, quand le père revint vers les onze heures du soir, nous en avions un petit de dix-huit livres et un gros de trente-quatre... Tu penses le tirebas qui se fit chez Xavier !...

Je n'en entendis pas davantage; on était arrivé à Renens; mes deux compagnons me quittèrent, tandis que je poursuivais ma route sur Lausanne en m'écriant *in petto* : Vivent les chasseurs de tassons et vivent les trains-omnibus !

V. F.

ÉGALITÉ

A la date du 9 octobre 1803, un abonné qui signe A. J. écrivait au *Nouvelliste vaudois* les lignes suivantes :

« Citoyen rédacteur !

» Je ne vois point la nécessité de faire connaître au public les noms et les qualités des membres de la municipalité de Lausanne, à moins que vous ne le fassiez ainsi pour toutes les municipalités du canton; la chose et d'autant moins nécessaire que les membres et la municipalité du chef-lieu ne signifient pas plus que ceux de Tolochenaz et autres. C'est donc abusivement que vous remplissez votre feuille d'annonces semblables, et que tant que vous ne généraliserez pas pour cet objet, vous serez envisagé comme ridicule, ainsi que votre municipalité.

» Salut républicain. »

*

Le rédacteur du *Nouvelliste vaudois* fit suivre la remarque de ce correspondant grincheux de cette judicieuse réponse : « Nous avons cru devoir publier cet avis de notre correspondant anonyme et le prier de joindre à la complaisance qu'il a de nous instruire sur ce que nous avons à faire pour ne pas être ridicules, celle de nous faire part des nominations de Tolochenaz et autres, dont il désire que le public soit instruit. »

En voici une pour les collectionneurs d'anecdotes révolutionnaires. M. H.

Démission. — Un jeune soldat, qui passait son école de recrue, a quitté soudain la caserne au bout de la deuxième semaine.

Il avait fait avec soin un paquet de son équipement, l'avait placé sur son lit avec un billet à l'adresse du caporal de chambrée.

« Caporal, disait-il, le métier de soldat ne me convient pas. J'aime mieux vous le dire tout de suite. Voici tous mes effets; ne comptez plus sur moi. »

CEUX QUI NE SAVENT PAS VOTER

Au lendemain du 5 juillet, ce fut le *Nouvelliste vaudois*, je crois bien, qui remarqua l'incapacité de tels électeurs suisses à déposer dans la plus simple des urnes le plus simple des bulletins. Dame, si nous ne sommes point de parfaits électeurs, il en est par le monde — passez le Jura, voulez-vous ? — qui ne nous valent pas même. Je n'hésite pas à affirmer que l'électeur suisse de mentalité moyenne, formé par des siècles de self government et par une longue habitude de la décentralisation administrative, est plus capable de voter juste que l'électeur moyen des vastes pays voisins. Si notre verre est plus petit, nous le tenons mieux. Cela ne nous empêche pas d'avoir nos électeurs naïfs et empruntés, et l'observation du *Nouvelliste* est venue nous remettre en mémoire une page de notre chronique électorale neuchâteloise.

¹ Tesson pour blaireau; terme impropre, dit Callet dans son *Glossaire vaudois*. Il eût été plus juste de dire : « terme vieilli », car tesson n'est que la forme vaudoise de taison, dérivé du bas-latin *tassus*. Taison est encore usité dans tout le midi de la France, de même que taisonnière pour tanière du taison; il appartient au bon langage jusqu'au XIX^{me} siècle. Le Provençal dit *tasso*; le Champenois, *tachon*; l'Italien, *tasso*; l'Espagnol, *teson*.